

«LES GENS DE SELDWYLA» ENFIN RÉUNIS

JEAN-BERNARD VUILLÈME

Le monument littéraire de Gottfried Keller paraît pour la première fois en français dans son intégralité: dix récits grinçants sur les habitants d'un village fictif mais situé dans une Suisse bien réelle

Le livre, d'une étonnante souplesse quand on le plie légèrement, produit un délicieux grincement. C'est presque un générique; les textes aussi grincent avec leurs personnages souvent peu reluisants, méchants, inconséquents, pusillanimes et parfois cruels. Disons qu'ils grincent comme la réalité quand il faut s'en accommoder, vaille que vaille, parce qu'elle est ce qu'elle est et rarement ce qu'on aimerait qu'elle soit.

Ces histoires qui tiennent du conte, enchaînant bonheurs et malheurs en de soudaines accélérations narratives dont Gottfried Keller a le secret, finissent bien, le plus souvent, même si l'auteur, dirait-on, ricane en sourdine de tant de bonheur petit-bourgeois. Elles tiennent aussi de la parabole, mais une parabole doutant de la morale qu'elle induit, allant parfois jusqu'à diffuser une ironie proche de la satire.

BONS VIVANTS

Les dix récits ont pour cadre Seldwyla, ou ses alentours, une ville imaginaire dans une Suisse on ne peut plus réelle, mais dans un canton jamais désigné. Même si les Seldwylois apparaissent atypiques dans leur propre pays, à savoir irréflechis, peu persévérants, bons vivants, rieurs, ils n'en sont pas moins des acteurs et des témoins de la transformation d'une société agricole et artisanale en une société industrielle et capitaliste.

Ce lieu imaginaire et insaisissable, campé dans une réalité parfaitement identifiable, constitue le creuset qui permet à l'art narratif de Keller de prendre toute sa mesure; ses fondements réalistes s'enrichissent de tonalités frisant le fantastique, d'un grossissement du trait jusqu'au grotesque, sans oublier le léger parfum d'ironie flottant sur l'œuvre entière.

Pour autant, l'écrivain ne cesse jamais de rendre hommage aux qualités bien helvétiques de persévérance dans l'effort, d'honnêteté et de modestie. Même les «méchants» peuvent trouver grâce aux yeux du lecteur, susciter l'empathie, tant Gottfried Keller met en relief la difficulté de vivre et d'assumer son destin.

Il y a les histoires du livre et l'histoire du livre. *Les Gens de Seldwyla*



Wilhelm Leibl,
«Les Politiciens
du village
(agriculteurs
en conversation)»,
1877. (COLLECTION
OSKAR REINHART/
AKG-IMAGES)

PROFIL

1819 Naissance à Zurich le 19 juillet.

1824 Mort de son père.

1840 Voyage d'études à Munich.

1842 Retour à Zurich; échoue dans sa volonté de devenir peintre paysagiste.

1855 «Henri le Vert» (roman) – nouvelle version en 1880

1857-1872 Chancelier d'Etat du canton de Zurich.

1887 «Martin Salander» (roman).

1890 Mort à Zurich le 15 juillet.

est paru en deux phases, le premier tome en 1856 (Keller avait 36 ans); presque vingt ans s'écoulent avant que l'auteur n'enrichisse son œuvre de cinq récits supplémentaires, qui paraissent en 1874, et constituent le second tome. Gottfried Keller avait démissionné deux ans plus tôt de sa fonction de chancelier d'Etat du canton de Zurich, poste chronophage qu'il avait occupé pendant quinze ans.

La première traduction française des *Gens de Seldwyla* n'est pas advenue avant 1864, soit huit ans après la parution du tome premier. Une paille, si l'on songe qu'il a ensuite fallu presque cent cinquante ans pour qu'un second traducteur, Lionel Felchlin, s'attaque à l'œuvre entière et que paraisse en 2020, enfin, son excellente traduction complète chez Zoé (à l'exception d'une nouvelle, fort bien traduite aussi par Marion Graf). «C'est un peu comme si l'on avait dû attendre 2080 pour disposer d'une traduc-

tion allemande de *Derborence* de Charles-Ferdinand Ramuz, qui parut en 1936, deux ans après l'original», ironise Dominik Müller dans sa postface.

Le premier traducteur du tome un n'était autre que le Loclois James Guillaume, alors étudiant à Zurich, et qui deviendra, avec Bakounine, l'un des principaux acteurs du mouvement anarchiste de la Fédération jurassienne, les premiers contradicteurs de Karl Marx au sein de la Première Internationale. Un tel voisinage peut surprendre si l'on voit d'abord en Gottfried Keller, en raison de son poste officiel, un notable zurichois. C'est oublier son renvoi de l'école cantonale à Zurich pour indiscipline, son parcours chaotique, ses années d'oisiveté et sa tendance à s'attarder dans les estaminets, autant de traits éloignant du portrait-robot d'un paisible bourgeois.

Politiquement, Keller avait choisi son camp; face à l'Etat fédéraliste

catholique conservateur, et contrairement à l'écrivain Jeremias Gotthelf, il s'affiche radical et libre penseur. Comme l'écrit Dominik Müller dans sa postface, il se peut que James Guillaume «ait flairé un certain esprit anarchiste chez les habitants [...] de Seldwyla».

RIVALITÉ ONTOLOGIQUE

En tout cas, Keller parle d'une «ville riche» dont les citoyens sont pauvres «à tel point que personne ne sait au fond de quoi ils vivent depuis des siècles». Les nouvelles se passent au XIXe siècle avec des références historiques helvétiques comme la guerre du Sonderbund, les batailles de Grandson et de Morat, ou des références ethnologiques comme les fêtes de tir et les fêtes de chant. L'auteur cite des communes réelles, comme Goldach (SG), mais une ville rivale de Seldwyla, Ruechenstein, qui apparaît dans la nouvelle *Dietegen* (la seule située en des temps plus anciens,

au XVe siècle), est absente des atlas. Elle se trouve sur l'autre versant d'une montagne couverte de forêt.

Une rivalité ontologique plutôt que commerciale ou stratégique oppose les deux villes. L'esprit de sérieux prend ici une consistance monstrueuse: rien ne distrairait tant les habitants de Ruechenstein que pendaisons, décapitations, tortures et autres atrocités.

Les villes ennemies trouvent parfois quelques motifs de réconciliation et c'est au cours d'un échange festif de bons procédés que Dietegen, un orphelin de 11 ans, est emmené à la potence pour une peccadille. Pressés de retourner au festin, le bourreau et ses valets l'avaient retiré trop tôt de la potence, mal pendu, ce qui lui permit d'être sauvé par une fillette de Seldwyla faisant partie d'une famille invitée. Début d'une belle histoire d'amour née dans l'horreur et la violence.

AMOURS TOURMENTÉES

Ce monument des lettres germanophones raconte de nombreuses histoires d'amour, souvent tourmentées, mais toujours ancrées dans une réalité matérielle, un des grands tourments des gens de Seldwyla et de leurs voisins tenant à l'impératif de gagner sa vie dans une société aux classes sociales encore très cloisonnées, profondément agricole et artisanale, mais en marche vers une société industrielle capitaliste.

Une nouvelle particulièrement cruelle et saisissante, *Roméo et Juliette au village*, raconte comment deux paysans voisins, cultivant leurs champs très proches dans une relative harmonie, se métamorphosent en ennemis implacables dès lors que l'un d'eux acquiert aux enchères le terrain qui sépare leurs domaines. Ils perdent finalement tout dans le conflit qui les déchire et les remplit de haine. Même si elle finit mal, et c'est bien la seule de ces dix nouvelles, l'histoire de la fille et du fils de ces deux antagonistes transcende en amour tragique ce qui menaçait de devenir une haine atavique. ■

Disponible en français:
«Martin Salander», Zoé, 1991.
«Henri le Vert», L'Age d'Homme, 1987.
«L'Epigramme», L'Age d'Homme, 1974.



Genre | Roman
Auteur | Gottfried Keller
Titre | Les Gens de Seldwyla
Traduction | De l'allemand par Lionel Felchlin
Editions | Zoé
Pages | 645

CARACTÈRES

Prendre le large avec Cilette Ofaire

Qu'est-ce qui fait qu'un livre vous appelle? Dans ce cas précis, c'est la photo qui m'a happée: une femme se tient à l'avant (ou à l'arrière?) d'un bateau, on voit la mer derrière elle, on sent le soleil sur sa peau et sur les yeux plissés de la jeune femme qui se tient à côté d'elle. Mais c'est clairement le visage de celle qui est plus âgée (35, 40 ans?) qui retient l'attention. Elle a un regard dont il est difficile de se détourner, ses yeux parlent, de la vie comme elle est, avec ses hauts et ses bas. Je ne sais strictement rien de cette femme qui me regarde droit dans les yeux depuis les années 1920, 1930, 1940? Elle porte une casquette, une blouse sans manches et un pantalon très large. Elle est un peu ronde. On ne voit qu'un bout du bateau mais on

sent tout de suite qu'il est grand et que c'est elle, la femme à la casquette, qui en est la capitaine.

Peintre d'abord puis écrivaine, Cilette Ofaire, née en 1891 à Couvet, dans le canton de Neuchâtel, a connu dans les années 1930 un succès retentissant, en Suisse, en France, en Allemagne, en Espagne, aux Etats-Unis avec son premier livre *Le San Luca*, récit sur plusieurs années des dérivations sur les fleuves d'Europe qu'elle a menées avec son mari Charles, peintre comme elle, à bord d'un bateau. A chaque halte, ils vendaient toiles et dessins. Après moult péripéties, Cilette Ofaire va faire un deuxième périple, en pleine mer cette fois, et seule, son mariage ayant fait naufrage. Le yacht s'appelle *L'Isme* et donnera le titre à un autre récit qui aura

un succès encore plus retentissant que le premier, applaudi par la scène littéraire parisienne, traduit dans plusieurs langues.

Cilette Ofaire mènera vaille que vaille sa vie d'écrivaine jusqu'à sa mort dans le sud de la France en 1964. Son œuvre sombrera ensuite, en Suisse romande du moins, dans un long oubli. Actes Sud rééditera *L'Isme* en 1990 puis Plaisir de lire publiera un bouquet de titres en 2007. Jusqu'à cette nouvelle publication de *L'Isme*, avec la photographie de Cilette Ofaire sur son bateau, par les Editions de l'Aire, fruit du travail remarquable de Charles Linsmayer, passeur des œuvres d'écrivains romands en Suisse alémanique et grand défenseur de l'œuvre de Cilette Ofaire.

J'ouvre *L'Isme* pour me laisser happer cette fois par les mots. Prendre le large avec Cilette Ofaire, de La Rochelle à Ibiza, c'est faire un voyage littéraire et humain inoubliable. Elle écrit comme elle regarde. Peut-être parce qu'elle était peintre? On comprend ses contemporains chez qui sa plume suscitait des coups de cœur passionnés. En 2020, la découvrir procure l'effet joyeux d'un coup d'amitié, comme un grand soleil dans ce mois de novembre. ■

LISBETH KOUTCHOUOFF ARMAN
@LKoutchoumoff

